NOTES ET DISCUSSIONS

I

LA PEINE ET LA RÉVOLTE

par J. C. DUMONT
Professeur à l'Université de Lille III
Pont-de-Bois, B.P. 149, 59653 Villeneuve d'Ascq, Cedex

A propos de M. MAZZA, *La fatica dell'uomo Schiavi e liberi nel mondo romano, Catane, Edizioni del prisma*, 1986; Y. THÉBERT, *Lo schiavo*, dans A. GIARDINA ed. *L'Uomo Romano*, Bari, Laterza, 1989, p. 143-213; K. R. BRADLEY, *Slavery and Rebellion in the Roman World, 140 B. C.-70 B. C.*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, Londres, Batsford, 1989.

L'esclavage antique continue à susciter de nombreuses recherches. M. MAZZA a regroupé dans un volume une série d'articles dont l'étude du travail, et plus particulièrement du travail servile dans le monde romain fait le lien. L'*Uomo Romano*, dont le titre évoque celui d'un ouvrage français [1], répond en quelque sorte à ce dernier : un concept unique d'homme romain serait trop pauvre en compréhension, la société romaine offre plutôt une typologie variée, et c'est ainsi que Y. THÉBERT traite, parmi les hommes romains possibles, de l'esclave romain. Les recherches se font en ordre dispersé dans le vaste monde et sans communication : K. R. BRADLEY a publié en 1989 un livre sur les révoltes d'esclaves à Rome, alors que j'avais moi-même consacré à ce sujet presque autant de pages dans un ouvrage paru en 1987 [2], sans parler de Z. YAVETZ, Z. RUBINSOHN, *Meridot avadim beromi*, Jérusalem, 1983, que sa langue rend difficilement accessible [3].

* * *

Y. THÉBERT part d'une contradiction : les valeurs éthiques ou esthétiques que nous ont léguées la Grèce et Rome en face de l'esclavage ou des combats de gladiateurs. Cette contradiction définit la cité, où l'esclave apparaît comme le négatif du citoyen, ainsi que les analyses d'Aristote dans le premier livre de la *Politique* le montrent. Le droit romain s'accordera avec elles en rangeant l'esclave dans les éléments patrimoniaux, parmi les outils et les animaux. Pourtant ce statut juridique ne doit pas faire oublier la très grande hétérogénéité du monde servile. Hétérogénéité synchronique d'abord : la *familia rustica* s'oppose à la *familia urbana*; parmi les

1. M. MESLIN, *L'homme romain*, Paris, 1978.

2. J. C. DUMONT, *Servus, Rome et l'esclavage sous la République*, Rome, 1987, p. 161-308.

3. *Révoltes d'esclaves à Rome* : une étude générale de Z. YAVETZ; la traduction en hébreu, présentée et annotée, des sources qui font le dossier de chacune des grandes révoltes; une étude de Z. RUBINSOHN sur la guerre de Spartacus; une bibliographie très riche (en caractères romains). Sur les conceptions de Z. RUBINSOHN à propos de Spartacus, cf. J. C. DUMONT, *Servus*, p. 273-280.

esclaves des villes, si tous sont en principe soumis à l'arbitraire, souvent cruel, du propriétaire, la diversité des emplois et des rapports avec le maître demeure extrême. Les esclaves ne constituent pas une classe sociale et leur statut exprime plus une vision juridique qu'une réalité socio-économique. Et si l'institution servile perdure tout au long des treize siècles où se maintient un État romain et au delà, cette période ne saurait être prise comme un tout et l'évolution chronologique introduit elle aussi de profondes diversités. Celles-ci découlent essentiellement de la mise en place progressive, à l'époque hellénistique, d'une organisation économique nouvelle caractérisée par l'exploitation rationnelle de la force de travail servile : les esclaves ne remplissent plus la même fonction et leur nombre s'accroît considérablement. Ce nouveau système économique se développe et parvient à pleine maturité en Italie sous la République, mais commencera à stagner et à décliner sous l'Empire pour s'écrouler au second siècle. Ces coupures chronologiques scandent la vie de l'esclave romain. Le passage d'une servitude patriarcale au mode de production esclavagiste assimile de plus en plus l'esclave à une marchandise et un objet de propriété, mais l'afflux de masses déracinées et durement exploitées conduit aux grandes révoltes. La stagnation du Haut-Empire fait partiellement perdre à la main-d'œuvre servile sa spécificité et voit la multiplication des esclaves dans des postes de gestion. L'affaiblissement de l'organisation coercitive rend nécessaires d'autres formes de contrôle social dont la plus importante est le développement du pécule comme moyen d'intéressement et d'intégration de l'esclave. Une nouvelle présentation idéologique des rapports entre maîtres et esclaves correspond à ce besoin, Sénèque y contribue, le droit évolue également en limitant le pouvoir du *dominus* et en y substituant l'autorité régulatrice de l'État. Parallèlement, l'évolution de l'idéologie servile à Rome part du concept aristotélicien d'esclave par nature pour y substituer progressivement, et non sans confusion et inquiétude, l'idée d'une égalité naturelle de tous les hommes, formulée en des termes tels qu'elle ne mette pourtant pas en cause l'institution servile. Ces diversités font qu'il n'y a pas un type mais des types d'esclaves romains, selon l'emploi ou l'époque. Cette hétérogénéité n'empêche pas que les esclaves appartiennent aux basses classes de la société, d'où l'alliance, lors des révoltes, avec les hommes libres pauvres (ce qui est historiquement faux, j'y reviendrai).

La synthèse d'Y. THÉBERT, claire et riche dans sa concision, a le grand mérite, entre autres, d'insister sur les très grandes différences de condition qui séparent les esclaves; elle n'en appelle pas moins, je le crains, de graves objections. Le recours aux développements d'Aristote, qui encadre cette étude, me gêne. Comme beaucoup d'autres, Y. THÉBERT semble ne pas tenir compte de l'ambiguïté de ce premier livre de la *Politique* où Aristote souligne lui-même les difficultés qu'il y a à penser l'esclave et s'exprime essentiellement sur le mode aporétique [4]. Le concept aristotélicien d'esclave par nature n'a pas connu de postérité directe dans l'idéologie de l'esclavage, au moins dans l'Antiquité : les péripatéticiens eux-mêmes semblaient l'avoir oublié pour mettre en avant la parenté qui lie tous les êtres humains. Le texte de la *Politique* ne put avoir d'influence immédiate : il dormit pendant près de deux siècles dans une cave et ne fut redécouvert qu'après que Sylla l'eut ramené à Rome, dans sa bibliothèque. Probablement Cicéron l'y lut et s'en inspira dans le troisième livre de la *République*, mais précisément en remplaçant la notion d'esclave naturel par celle d'esclave coupable [5]. Il ne faut pas non plus simplifier la

4. V. GOLDSCHMIDT, *La théorie aristotélicienne de l'esclavage et sa méthode*, dans *E. de Strycker*, Anvers, 1973, p. 147-163.

5. J. C. DUMONT, *Conquête et esclavage chez Cicéron*, dans *De Republica*, III, 36-37, *Ktèma*, 8, 1983, p. 113-128.

conception que se fait le droit romain de l'esclave [6]. La pratique romaine a toujours admis le serment de l'esclave à l'égal de celui de l'homme libre [7], une définition républicaine du pécule y voit les biens dont l'esclave tient une comptabilité propre, séparée de celle de son maître [8] : on est bien loin de l'assimilation à un animal ou à un outil inanimé. Le classement de l'esclave parmi les *res mancipi* ne correspond qu'à un moment dans l'histoire du droit et à ce moment même ne représente qu'un aspect partiel de la condition juridique de l'esclave [9]. Le statut servile est bien d'essence juridique, mais est né dans le prédroit. Préalablement à toute élaboration réfléchie du droit, il existe, au pouvoir de la cité, un groupe d'individus dénommés *serui*, étymologiquement sans doute « hommes-butin » [10] : prisonniers de guerre, ils ont été attribués individuellement à des citoyens moyennant finance (le contenu de l'autorité que crée ce versement d'argent est déjà un problème). En se constituant, le droit investit cette donnée de fait, mais non sans difficultés, hésitations et tensions internes. En outre, si la condition servile a évidemment beaucoup varié à travers les siècles, comme elle était la résultante de nombreux facteurs dont chacun s'est modifié à son rythme propre, l'état de nos connaissances ne nous permet pas encore d'apprécier le sens de l'évolution. Il n'y a en tout cas pas de coupures chronologiques et ce n'est pas une histoire économique, elle même trop mal connue, qui pourrait en fournir. Y. THÉBERT en donne involontairement la preuve lorsqu'il fait de l'intéressement et de l'émancipation par le pécule une nouveauté du Haut Empire liée à une prétendue stagnation économique, alors qu'il s'agit de mécanismes attestés au moins depuis la fin du III[e] s. av. J.-C. Je reviendrai sur le mode de production esclavagiste dont la mise en place caractériserait la période républicaine.

* * *

La première étude de M. MAZZA s'intitule justement « Terre et travailleurs dans la Sicile de la fin de la République : genèse d'un mode de production ». L'auteur part du contraste qui opposerait selon certains [11] l'image de l'économie sicilienne que donnent Diodore et Cicéron, l'un décrivant une terre d'élevage extensif uniquement, l'autre de céréaliculture intensive. Il examine la situation qui suit la guerre d'Hannibal, le nouveau régime des terres et en particulier l'extension

6. J. C. DUMONT, *Servus*, p. 88-125. L. LABRUNA, *Nota di lettura* dans H. ERMAN, *Servus vicarius, L'esclave de l'esclave romain*, rééd. Naples, 1986, p. VII-XVIII.

7. W. W. BUCKLAND, *The Roman Law of Slavery. The Condition of the Slave in Private Law from Augustus to Justinian*, Cambridge, 1908, p. 85; 202; 214. F. HINARD a attiré mon attention sur Polybe, 6, 33, 1-2 : à l'installation d'un camp militaire, les tribuns militaires font prêter serment à tous ses occupants, libres ou esclaves.

8. *Digeste*, 15, 1, 5, 4.

9. J. C. DUMONT, *Servus*, p. 97.

10. L'étymologie donnée par Florentinus (*Digeste*, 1, 5, 4, 3) qui fait venir *seruus* de *seruatus* (le mot signifierait « prisonnier de guerre épargné ») n'est généralement plus admise. E. BENVENISTE, *Le nom de l'esclave à Rome*, dans *R. É. L.*, 10, 1932, p. 429-440; ID., *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1969, 1, p. 359; R. GÜNTHER, *Etr. serve — Lat. servus, Ein Deutungversuch*, dans *AAntHung*, 8, 1960, p. 45-50 ont donné l'étrusque *seruel-i* comme origine au mot *seruus*. Cette hypothèse ne peut être retenue, car il s'agit de noms propres, sans doute formes étrusquisées du latin *Seruius* (F. COARELLI, *Le pitture della tomba François a Vulci : una proposta di lettura*, dans *D. D. A.*, n. s. 2, 1983, p. 43-69-p. 63-64). Les rapprochements les plus satisfaisants sont dus à F. BADER, *De « protéger » à « razzier » au néolithique indo-européen : phraséologie, étymologie, civilisation*, dans *B. S. L.*, 75, 1978, p. 103-219, p. 217, n. 390 : hittite *saru* * *soru*, « butin ».

11. G. P. VERBRUGGHE, *Sicily 210-70 : Livy, Cicero, and Diodorus*, dans *T. A. Ph. A.*, 1972, p. 535-559; ID., *Slave Rebellion or Sicily in revolt?* dans *Kokalos*, 20, 1974.

et le mode d'exploitation de l'*ager publicus*, la réorganisation rapide de l'île par Laeuinus. Une relecture attentive du texte de Diodore permet aisément de reconnaître que celui-ci mentionne l'emploi des esclaves dans l'agriculture (γεωργίαι) tout aussi bien que dans l'élevage. Dans les *Verrines* Cicéron parle seulement de ce que sa cause nécessite. Toutefois les informations qu'il donne ne sont pas contradictoires avec celles de Diodore et celles-ci, jointes aux données archéologiques, montrent en Sicile une économie rurale très articulée comprenant élevage, culture du blé certes mais aussi de la vigne et de l'olivier, grandes, moyennes et petites exploitations. M. MAZZA fait preuve de sa familiarité avec les textes et de sa maîtrise de la bibliographie moderne : ses conclusions sont importantes en particulier pour l'histoire de l'esclavage, parce qu'elles rendent au récit de Diodore toute sa crédibilité. Deux petites objections toutefois : M. MAZZA, parle, en citant Diodore (34-35, 2, 47 ; 36, 6), de l'alliance, lors des deux insurrections entre les esclaves et les hommes libres pauvres (il le répétera dans l'étude suivante) ; or le texte de Diodore dit très précisément le contraire, les pauvres prennent bien part aux troubles, mais séparément, saccageant les exploitations que, dans un souci de prévoyance, le pouvoir servile entend sauvegarder et massacrant, lors de la seconde guerre, aussi bien les riches que les esclaves. Cette attitude de la plèbe sicilienne doit d'autant plus être notée qu'elle interdit d'interpréter les révoltes comme des mouvements de nationalisme sicilien. En outre, le mode d'exploitation dont on verrait la genèse est évidemment le mode d'exploitation esclavagiste des marxistes : M. MAZZA le dit en toutes lettres dans sa seconde étude : « Sur le travail servile dans la Sicile romaine. Idéologie et anthropologie dans un passage de Diodore (34-35, 2, 28-30) ». Il y note que Diodore ou Posidonius (qu'il voit peut-être à tort derrière Diodore [12]) a recours à des concepts éthiques et anthropologiques traditionnels dans l'historiographie hellénistique, qui masquent les raisons profondes de la révolte : le refus, précisément, du mode de production esclavagiste. Pour traditionnels qu'ils soient, j'observerai que les concepts de Diodore rendent parfaitement compte des phénomènes sociaux et économiques en cause et donnent prise sur l'événement : je verrais comme source primaire les débats sénatoriaux contemporains de l'insurrection, plutôt que Posidonius [13]. Quant au « mode de production esclavagiste », j'éprouve en général quelques réticences à ce qu'on présente ainsi l'économie romaine : on s'appuie sur la description que les agronomes donnent de la *uilla* sans tenir compte que seul le personnel fixe y est servile et que son fonctionnement suppose la disponibilité d'une main-d'œuvre peut-être quatre fois plus nombreuse et normalement libre [14]. Toutefois la Sicile a dû représenter un cas particulier. Diodore indique un chiffre d'insurgés d'environ 200000, chiffre dont F. COARELLI a montré avec des arguments convaincants qu'il était tout-à-fait plausible [15]. Diodore insiste également sur les arrivées massives d'esclaves en Sicile, esclaves dont l'armée d'Eunus ne regroupe évidemment qu'une partie.

12. M. LAFFRANQUE, *Posidonios d'Apamée*, Paris, 1964, p. 7 ; 148, n. 166 ; P. BOTTERI, et M. RASKOLNIKOFF, *Posidonius « nom de notre ignorance » : à propos de la source de Diodore de Sicile dans les fragments consacrés aux Gracques*, dans *Q. S.*, 1979, p. 135-155 ; J. C. DUMONT, *Servus*, p. 203, n. 229-230.

13. J. C. DUMONT, *Servus*, p. 239-252.

14. M. CORBIER, *Proprietà e gestione della terra*, dans A. GIARDINA, A. SCHIAVONE ed. *Società Romana e produzione schiavistica*, Rome, Bari, 1981, 1, p. 425-444 ; EAD., *La place des esclaves dans l'économie romaine aux I^er^ et II^e^ siècles après J.-C.*, dans *Opus*, 12, 1982, p. 109-113 ; J. C. DUMONT, *Les « operarii » de Varron (Res rusticae*, 1, 17, 2-3), dans *R. Ph.* 60 (1986), p. 81-88-p. 88, n. 14 ; ID., *Quelques aspects de l'esclavage et de l'économie agraire chez Pline*, dans *Pline l'Ancien témoin de son temps*, Salamanque, Nantes, 1987, p. 294-305.

15. F. COARELLI, *La Sicilia tra fine della guerra Annibalica e Cicerone*, dans A. GIARDINA, A. SCHIAVONE éd. *Società Romana e produzione schiavistica*, Rome, Bari, 1981, p. 1-18.

L'ensemble suggère une disproportion des populations servile et libre, disproportion d'autant plus dangereuse qu'elle aliène aux classes dirigeantes ce qui demeure des couches pauvres et libres. Il semble bien que la mise en place d'un système productif qui tend à l'emploi exclusif de main-d'œuvre servile et la recherche sauvage d'un profit maximum soient à l'origine des révoltes. Mais précisément, les révoltes ont eu lieu, elles ont mis en évidence des limites à ne pas dépasser dans ce type de développement [16] : au lieu de la « genèse d'un mode de production », il conviendrait peut-être mieux de parler de son avortement.

Une autre étude contenue dans le livre de M. MAZZA s'intitule « Organisation productive et force de travail dans l'agriculture romaine d'époque impériale. Prémisses économiques du colonat ». L'auteur voit essentiellement dans l'histoire agraire de l'Empire romain, la concentration progressive de la propriété aboutissant à la formation de *latifundia* cultivés par des colons, tandis que la *uilla* dite classique qui recourait à la force de travail des esclaves disparaissait progressivement. Cette disparition tiendrait d'une part à la spécialisation qui tendait à la monoculture, celle-ci s'accompagnant d'une augmentation de la superficie et du personnel de l'unité de production, d'autre part au frein que l'esclavage mettait au progrès technologique (thèse bien discutable). Les limites de la *uilla* classique apparaissent dans la description qu'en donne Columelle : plusieurs centaines d'esclaves, plusieurs centaines d'hectares. Ce n'était pas encore un *latifundium*, mais une entreprise difficile à manier, coûteuse en administration et partant antiéconomique. J'ai pour ma part cru pouvoir montrer, après H. GUMMERUS [17] et E. RAWSON [18], qu'il n'y avait aucune raison de penser que l'exploitation columellienne dépassât la norme traditionnelle de 500 jugères, soit 125 ha. cultivés par une cinquantaine d'esclaves au plus [19]. Je note que M. MAZZA, malgré le grand nombre d'esclaves qu'il place à tort dans la *uilla* d'après Columelle, n'en reconnaît pas moins que celle-ci, comme celles de Caton ou de Varron, faisait appel à une main-d'œuvre extérieure lors des grands travaux. Mais le fait que personnel et superficie de la *uilla* étaient encore moins extensibles qu'il le pensait ne fait que renforcer le raisonnement de M. MAZZA : de la contradiction entre cette forme d'exploitation et la concentration de la propriété foncière naît la recherche d'autres modes de mise en valeur, le fermage et le métayage, indifférents au statut juridique des travailleurs agricoles. Les textes de Pline le Jeune cités par M. MAZZA montrent effectivement les inconvénients du fermage, mais on peut se demander si la solution préconisée par l'épistolier, le colonat partiaire, est très économique, compte tenu du lourd appareil de contrôle qu'elle comporte [20] : l'agriculture impériale était réellement en crise [21].

16. F. COARELLI, (*op. cit.*, p. 11) et M. MAZZA, *op. cit.*, p. 44-45, ont certainement raison en refusant l'interprétation que J. CARCOPINO, *La Sicile agricole au dernier siècle de la République romaine*, dans *Sonderabdruck aus Vierteljahrschift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 1906, p. 128-185, donnait de la *lex Rupilia* et, après la première guerre servile, les propriétaires ont évidemment reconstitué très vite leur stock d'esclaves. Il ressort néanmoins de Diodore, 36, 3, 2-3, Dion Cassius, *fr.*, 27, 93, 1, Cicéron, *2 Verr.*, 5, 7 que le pouvoir romain a pris des mesures en accord avec l'analyse transmise par Diodore : les sévices contre les esclaves et l'utilisation d'esclaves armés contre les petites exploitations ont dû être tempérés ou prohibés : J. C. DUMONT, *Servus*, p. 232 ; 250.

17. H. GUMMERUS, *Die römische Gutsbetrieb als wirtschaftlicher Organismus nach den Werken des Cato, Varro und Columella*, Leipzig, 1906, p. 106.

18. E. RAWSON, *The Ciceronian aristocracy and its property*, dans M. I. FINLEY ed. *Studies in Roman Property*, p. 85-102, Cambridge, 1976, p. 102.

19. J. C. DUMONT, *Quelques aspects de l'esclavage et de l'économie agraire chez Pline*, p. 302-303.

20. *Medendi una ratio, si non nummo sed partibus locem ac deinde ex meis aliquos operis exactores, custodes fructibus ponam* : « La seule façon d'y remédier est que je loue non pas pour de l'argent mais pour des parts de la récolte et qu'ensuite je prépose à cette récolte, pris sur mon propre personnel, des percepteurs et des surveillants » (Pl. J., *ep.* 9, 37, 3).

21. La première partie du livre de M. MAZZA comporte encore une étude sur le prolétariat urbain à

* * *

K. R. BRADLEY s'intéresse plus aux données structurelles des insurrections serviles qu'au détail des opérations militaires ou à la discussion des effectifs (j'avais un peu pris le même parti, ce qui explique que nos deux livres soient parfois répétitifs l'un par rapport à l'autre). Il privilégie les analogies que ces mouvements offrent avec le phénomène moderne du marronnage et consacre à celui-ci un premier chapitre. Le retour à Rome comporte un tableau de l'esclavage aux derniers siècles de la République et une étude des formes de résistance servile. K. R. BRADLEY insiste sur le grand nombre des esclaves qu'il estime à 33 % de la population dès 225 (sans en donner aucune justification); il signale justement leur diversité y compris dans leur provenance et leur mode d'asservissement : guerre, piraterie, naissance; il rappelle, dans les deux premiers cas, ce que pouvait être le choc du déracinement; il affirme leur grande spécialisation dès le II^e^ siècle, peut-être en surinterprétant Plaute chez qui le grand nombre de termes désignant des fonctions d'esclaves ne devrait pas masquer qu'un même individu remplit souvent plusieurs de ces emplois [22], en commettant une erreur sur Caton pour qui le *politor* ne doit pas être un esclave. La diversité des occupations et celle des origines ethniques sont d'ailleurs un des moyens utilisés consciemment par les maîtres pour combattre la résistance des esclaves. Celle-ci se manifesterait principalement par la fuite, dont la fréquence est bien attestée et la réussite possible comme le montre la disparition de Dionysius, le bibliothécaire indélicat de Cicéron — mais la résistance ne se marque-t-elle que par la fuite et le cas de Dionysius n'est-il pas trop particulier pour être très significatif? Les révoltes pourraient s'interpréter comme de grandes fuites collectives et l'idéologie, mis à part le désir de liberté, n'y avait pas part. Puis vient l'étude des trois grandes insurrections, chacune ayant son chapitre. Pour la première guerre de Sicile, K. R. BRADLEY refuse avec justesse d'opposer Diodore et Cicéron sur les réalités sociales de l'île; il insiste sur la gravité des sévices comme motif; il estime que la prétendue charlatanerie d'Eunus pouvait avoir beaucoup d'impact sur les mentalités de l'époque; il souligne le caractère massif et soudain de la révolte bien qu'il considère impossible le chiffre de 200 000 esclaves en armes : en effet la proportion de la population servile en Italie avait varié, dit l'auteur, de 15 % en 225 à 35 % en 31, le total des esclaves siciliens devait, en 140, être inclus entre 90 000 et 350 000, et ils ne s'étaient pas tous révoltés. Premièrement, ces pourcentages, en contradiction avec ce que K. R. BRADLEY lui-même avait dit plus haut, reposent sur des bases plus que fragiles [23]. Deuxièmement, en assumant que la proportion d'esclaves était identique en Italie et en Sicile sans même s'être posé la question, l'auteur manque probablement l'une des particularités de la Sicile qui ont rendu possible l'insurrec-

la fin de l'empire qui ne concerne pas directement l'histoire de l'esclavage. La seconde partie est historiographique : une réflexion sur l'apport de K. Marx à l'histoire antique et une présentation de l'œuvre d'E. Štaerman accompagnée d'un panorama assez complet mais peu critique des travaux sur l'esclavage écrits dans les dernières décennies.

22. J. C. DUMONT, *Servus*, p. 375.

23. K. R. BRADLEY s'appuie sur K. HOPKINS, *Conquerors and Slaves*, Cambridge, 1978, p. 101. Celui-ci donne le premier chiffre, emprunté à P. A. BRUNT, *Italian Manpower, 225 B. C.-A. D. 14*, Oxford, 1971, en reproduisant les réserves de celui-ci : « a rough guess ». J'ai moi-même tenté de donner une évaluation du pourcentage de la population servile, mais je n'ai pu aboutir qu'à une fourchette très large, en attachant moins d'importance à ce résultat qu'à la façon dont pouvaient varier les paramètres qui permettaient de l'esquisser. Le seul fait certain est qu'il y avait beaucoup d'affranchis, donc qu'il y avait eu beaucoup d'esclaves (J. C. DUMONT, *Servus*, p. 55-81).

tion. La seconde guerre est une répétition de la première, K. R. BRADLEY estime que les mêmes causes ont dû avoir les mêmes effets, situation économique n'ayant pas dû se modifier à la suite de la révolte d'Eunus, et les mauvais traitements, bien que les sources, cette fois, n'en parlent pas, ayant sans doute joué le même rôle de détonateurs : je reviendrai sur ce second point plus que contestable. Des développements sur la prospérité économique de la Campanie, sur les conditions de vie des gladiateurs, sur la violence de l'époque introduisent l'aventure de Spartacus. Après le récit des événements, K. R. BRADLEY observe, avec raison [24], que rien ne permet d'imaginer une part significative d'hommes libres parmi les révoltés. Mais il ajoute qu'en fait Spartacus n'aurait pas cherché à recruter, sinon à certains moments, que la prolifération des esclaves était accidentelle, que l'on devait attribuer les hésitations et les changements à la croissance imprévue des effectifs, qu'il ne faut pas interpréter comme manifestations de désunion ce qui n'était que décisions tactiques pour se donner les plus grandes chances de survie. Il est vrai que l'armée de Spartacus n'a jamais paru poursuivre d'objectif cohérent, mais K. R. BRADLEY ne tient pas compte des divergences de vues et de motivations signalées de façon très explicite par les fragments de Salluste [25]. Pour ma part, je pense, comme K. R. BRADLEY, que Spartacus n'avait aucun autre but que la fuite hors d'Italie, mais qu'il en a été empêché, le plus vraisemblablement, par le gros de ses troupes qui préférait rester sur place et piller [26]. L'antiquité, dans ses critiques les plus poussées de l'esclavage, affirme K. R. BRADLEY, n'a jamais conçu l'abolitionnisme et les révoltes n'avaient rien de révolutionnaire ni d'idéologique : les esclaves ne visaient d'autre but que d'obtenir leur liberté individuelle et de se venger des sévices des maîtres. C'était la masse même des révoltes qui, paradoxalement, causait leur perte, alors que des évasions individuelles pouvaient réussir. Cette masse créait des problèmes logistiques difficilement solubles et imposait, pour des raisons de survie collective, une discipline et des formes étatiques qui n'étaient pas une fin en soi : ni l'établissement d'un royaume destiné à durer ni le bouleversement social ne faisaient partie des projets initiaux. Ne cherchons donc pas des mouvements révolutionnaires là où il n'y avait que des accidents historiques. Les révoltes, dit K. R. BRADLEY dans sa conclusion, n'étaient pourtant pas dues au hasard mais naissaient d'un faisceau de facteurs explicatifs, au premier rang desquels figurait l'état d'hostilité qui existait entre maîtres et esclaves et que tempéraient mal les recettes du contrôle social (division, privilège, vie de famille). Seule, l'émergence de dirigeants comme Eunus ou Spartacus était accidentelle. J'ai lieu de penser que, le système servile créant ses propres hiérarchies et ne faisant pas disparaître celle que connaissaient les esclaves du temps de leur liberté, l'apparition de chefs tient plus des structures que de l'accident, mais là n'est pas l'essentiel [27].

Si les relations des maîtres et des esclaves étaient toujours au moins virtuellement conflictuelles, il reste à comprendre pourquoi les grandes insurrections ont été si limitées dans l'espace et le temps et, à cette fin, il convient de mieux prendre en compte la spécificité de chacune.

La première guerre servile éclate en Sicile et non en Italie et les informations transmises par Diodore suggèrent une concentration d'esclaves plus forte que partout ailleurs et un comportement des maîtres aussi excessif dans sa cruauté que dans les libertés qu'il octroie. D'autres révoltes furent certes conçues comme de

24. J. C. DUMONT, *Servus*, p. 277-278.
25. Salluste, *Hist.*, 3, 96 ; 98 Maurenbrecher.
26. J. C. DUMONT, *Servus*, p. 279-280.
27. J. C. DUMONT, *Servus*, p. 303-304.

grandes évasions, celle des prisonniers carthaginois après la seconde guerre punique ou encore l'aventure de Spartacus[28], mais la Sicile est une île et la simple fuite eût été un objectif qui tournait court. Le passage à une forme étatique, monarchique, loin d'être imposé après coup par les nécessités de la guerre était inclus dans le projet initial. Eunus, le roi des esclaves, bien avant l'insurrection, prophétisait qu'il serait roi[29] et ce fut lui que les instigateurs du complot allèrent trouver; ils ne venaient peut-être que pour ses prophéties, mais ils le mirent à leur tête avant d'agir[30]. Les hommes libres jetés dans les chaînes pour fabriquer des armes[31] et la vengeance des esclaves portée au théâtre sous les murs des assiégés[32] donnent assez d'indices d'une idéologie qui nourrissait la révolte. Tout se passe comme si K. R. BRADLEY, partant, à raison ou à tort, d'une absence de motivations idéologiques chez les nègres marrons en concluait que ces motivations étaient impossibles chez les esclaves siciliens : la projection sur les révoltes serviles antiques d'un modèle tiré d'une vision d'ailleurs sommaire du marronnage américain, en laissant de côté des données essentielles, risque finalement d'être plus réductrice qu'explicative.

Pour la seconde insurrection, K. R. BRADLEY a sûrement tort d'accorder aux sévices la même influence que pour la première. La liberté d'accès des esclaves auprès du préteur laisse penser que des mesures régulatrices ont été imposées par le pouvoir romain[33]. La dureté du maître s'exerce normalement par l'intermédiaire des *uilici* et c'est pourtant un *uilicus*, Athénon, qui peut soulever les esclaves sur lesquels les maîtres lui avaient délégué leur pouvoir. Au même moment, en Campanie, on voit aussi un chevalier romain appeler à l'insurrection ses propres esclaves ou encore, en Sicile même, à Morgantina, les domesticités urbaines combattre d'abord pour leurs maîtres. Ce sont des cas où les mauvais traitements n'ont pas de valeur explicative. L'hostilité aux maîtres semble reléguée au second plan par le ressentiment envers l'État romain, qui ne joue plus son rôle d'arbitre. Le facteur déclenchant semble bien avoir été la frustration d'hommes libres illégalement asservis auxquels on ne rend pas leur liberté ou plutôt le refus soudain d'accorder crédit aux déclarations des esclaves, comme le montre le rassemblement auprès des Palici, divinités qui garantissaient la vérité des paroles et, par là, la possibilité de dialogue entre esclaves et maîtres, esclaves et pouvoir[34]. Titinius, le bandit qui, avant son ralliement au pouvoir et sa trahison, ne tuait que des hommes libres et épargnait les esclaves[35], témoigne bien de la présence d'une idéologie antiesclavagiste et le concept de banditisme social eût été plus éclairant que celui de marronnage. Savius, le nouveau roi des insurgés, a peut-être recours à une symbolique du pouvoir où l'influence romaine prédomine, il n'en prend pas moins un nom royal en rapport avec la Syrie, Tryphon, et sa royauté s'inscrit dans la suite de celle d'Eunus dont il revendique l'exemple[36] : il ne faut pas chercher les explications seulement dans les structures sociales, mais aussi dans la chronologie, la succession temporelle et les modèles qu'elle véhicule.

On croira aussi bien difficilement que l'égalitarisme de Spartacus, le

28. J. C. DUMONT, *La signification de la révolte*, dans *R. É. L.*, 45, 1967, p. 89-98. — p. 95.
29. Diodore, 34, 2, 8.
30. Diodore, 34, 2, 11 ; 34, 2, 24 b.
31. Diodore, 34, 2, 15.
32. Diodore, 34, 2, 46.
33. V. *supra*., n. 16.
34. I. LÉVY, *Dieux Siciliens*, dans *R. A.*, 1899, 1, p. 256-281 ; J. C. DUMONT, *Servus*, p. 265-266.
35. Diodore, 36, 3, 5.
36. J. VOGT, *Ancient Slavery and the Ideal of Man*, Oxford, 1974, p. 58; J. C. DUMONT, *Servus*, p. 226.

symbolisme de ses actes anti-romains, sa proscription des métaux précieux aient été, même si les circonstances les recommandaient, uniquement le fruit de ces circonstances : il fallait pour y recourir un modèle théorique préexistant.

K. R. BRADLEY a raison lorsqu'il affirme que les succès mêmes qui permettaient à l'insurrection de se développer la conduisait plus sûrement à sa perte, il confond sans doute, aveuglé par le modèle du marronnage, deux phénomènes différents lorsqu'il remarque que la fuite individuelle avait plus de chances de réussite. De toute façon l'État romain avait le principe de ne jamais s'avouer vaincu et la puissance qui lui permettait de satisfaire à ce principe ; toute guerre entreprise contre lui ne pouvait se terminer que par sa victoire ; les avantages remportés par l'ennemi ne pouvaient que conduire celui-ci à la défaite finale. Ce qui était vrai en face de peuples libres l'était *a fortiori* vis-à-vis d'esclaves. Mais les insurgés n'avaient pas les moyens de le savoir. En eussent-ils été conscients que leur conduite n'en aurait peut-être pas été différente : ils en étaient venus à un tel point d'exaspération qu'avoir le libre choix de leur mort leur paraissait encore préférable. Mais ce dernier degré d'exaspération résultait d'un effet de groupe qui n'avait plus rien à voir avec ce qu'auraient pu être les conduites d'individus séparés. Il exprimait aussi un sentiment extrême d'injustice, qui renvoyait forcément à une conception de la justice plus ou moins explicitée, théorisée, assurément reçue, ressassée, proclamée. C'est un aspect essentiel des révoltes que la présentation de K. R. BRADLEY manque.